JEAN-PHILIPPE BLONDEL, *G 229*. ENSEIGNER AVEC ATTACHEMENT ET PASSION

Emanuel Turc

PhD. Student, "Babeș-Bolyai" University, Cluj-Napoca

Abstract: Jean-Philippe Blondel is a French writer born in 1964. He also works as an English teacher, since the '90s, at the same high school and in the same classroom, G 229, which is the title of his biographical novel, a book dedicated to this profession. It's an optimistic and convivial perspective on today's school. This article explains the reason why this teacher loves his job and the way he manifests this pleasure of working with teenagers. It then makes a psycho-pedagogical characterization of Jean-Philippe Blondel. It also analyses, in an anthropological and in a poetical approach, the space of the G 229 as a literary representation, to see its symbolics in the context of our discussion.

Keywords: teaching, teenagers, passion, space, attachment.

Né à Troyes en 1964, Jean-Philippe Blondel est écrivain, et il est également professeur d'anglais depuis vingt-cinq ans dans le même lycée – le Lycée « Edouard Herriot » de Sainte-Savine –, et dans la même salle, G 229, qui est aussi le titre du roman autobiographique qu'il consacre à ce métier, livre couronné du prix Version Femina-Virgin Mégastore en 2011. C'est une perspective optimiste et conviviale sur l'école d'aujourd'hui.[1]

Dans cette étude, nous allons voir pourquoi le professeur Blondel aime son métier et comment se manifeste cet amour de l'enseignement. Ce faisant, nous allons nous servir de catégorisations psychopédagogiques, et nous allons aussi entreprendre une analyse anthropologique et, ensuite, poétique de l'espace de la G229 en tant que représentation littéraire, pour voir quelle est sa symbolique dans le contexte de notre discussion. Voyons maintenant comment cet enseignant passionné exprime son plaisir de faire cours :

> Et puis quand je fais cours. Bien sûr, quand je fais cours. C'est une des premières choses qui m'aient scié dans ce métier. Et dont je n'ai jamais osé parler, parce que c'est trop étrange, et que je redoute chez mon interlocuteur le sourcil qui se fronce, le mouvement de recul et la sévérité dans la mine. Quand je fais cours, je m'oublie. Je me dilue. Je suis sûr que nous sommes des milliers comme ça – à disparaître

[1] Du même auteur : *Accès direct à la plage*, Delphine Montalant (2003), *1979*, Delphine Montalant (2003), *Juke-box (roman)*, Robert Laffont (2004), *Un minuscule inventaire*, Robert Laffont (2005), *Passage du gué*, Robert Laffont (2006), *This is not a love song*, Robert Laffont (2007), *Un endroit pour vivre* (2007), *À contretemps*, Robert Laffont (2009), *Au rebond* (2009), *Le Baby-sitter (livre)* (2010), *Blog* (2010), *Qui vive ?* (travail d'écriture d'après des photos de Florence Lebert, 2010), *(Re)play !* (2011), *Et rester vivant*, Buchet/Chastel (2011), *Brise-Glace*, Actes Sud Junior (2011), *6h41*, Buchet/Chastel (2013), *Double jeu*, Actes Sud Junior (2013), *Un hiver à Paris*, Buchet/Chastel (2014), *La Coloc*, Actes Sud Junior (2015) et *Mariages de saison*, Buchet/Chastel (2016).

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)

> momentanément tous les jours. Un sucre dans le café. Il est là, partout dans la tasse – mais il n'est plus nulle part.[2]

Parfois, il chante avec ses élevés, en créant ainsi une relation très proche avec eux.

> Une fois, Fabrice est venu avec sa guitare. Le texte de McInerney que nous décortiquions, un extrait de *Bright Lights, Big City*, lui avait fait penser à son morceau préféré du moment. Il a demandé si, par hasard. J'ai répondu oui, évidemment. Les paroles d'*Under The Bridge* ont défilé. La voix n'était pas assurée, mais les mains de Fabrice étaient comme des colibris sur la guitare sèche. J'ai bloqué mon émotion dans la gorge, avant qu'elle ne monte à l'assaut du visage. Je me suis mis à chanter avec lui – et puis, tout le monde s'y est mis. C'était un rare moment de communion. (pp. 86-87).

Ce qui est intéressant aussi c'est que, dès l'adolescence, élève dans une filière littéraire, il sait qu'il veut devenir soit enseignant, soit écrivain, soit – pourquoi pas ? – les deux, comme l'extrait suivant le montre :

> Le lieu où je voulais exister était un temps. Pour y retourner, pour y poser mes valises et m'y enraciner, j'avais deux choix – écrire ou enseigner. Enseigner parce qu'il y aurait toujours devant moi des représentations de la caste temporelle que je rêvais d'annexer, des adolescents plus ou moins sympathiques, plus ou moins rebelles, plus ou moins niais, plus ou moins amoureux malheureux chaleureux distants râleurs mal lunés. Écrire parce que je pouvais le recréer, le temps – le teinter de mes couleurs, en devenir même le centre le président le roi le chef de bande. (pp. 210-211).

Il aime donc la compagnie des adolescents et il en tire chaque jour des satisfactions, qui lui confirment qu'il a fait le meilleur choix de métier. Et ce style d'écriture en quelque sorte paratactique et oralisé, que le narrateur adopte souvent, caractérisé par le manque de ponctuation, témoigne, dirions-nous, de cette forte dose d'affectivité présente dans le discours. Voyons encore une fois, et sous un nouvel aspect, comment le professeur Blondel exprime son plaisir de faire cours :

> On vit. Huit heures vingt. On est penché sur leurs cahiers. Ils font un exercice sur les temps passé. On reprend les explications. Il y a de la rébellion dans l'air, le present perfect for ou since, ils n'en ont rien à battre, c'est rigolo un moment et puis après ça saoule, on entend des soupirs et soudain comme un bruit de soie. Il y en a un qui lève les yeux, fronce les sourcils et me cherche du regard. Un élève qui vous cherche du regard, qu'on le veuille ou non, c'est un bond dans la cage thoracique – il y a toujours un côté Brigitte Fossey en train de crier « Michel Michel » dans une gare bondée, un côté orphelin du Cambodge sur les panneaux publicitaires de Médecins du monde. On s'approche. Il pousse sa feuille vers vous, il ne parle pas du tout mais son geste signifie, c'est juste pour vérifier monsieur je suis sûr que c'est tout pourri et nul. Et là, tout est bon. Le moment où tu croises ses yeux, putain. Tu pourras dire ce que tu veux, cracher sur le métier les bons sentiments la démagogie les prêchi-prêcha les gnagnagna les Philippe Meirieu les evaluations formatives ; tu pourras manier l'ironie et le sarcasme, mimer le « cassé », arborer un sourire mauvais, lancer des piques des traits des flèches – tu ne changeras pas la réalité de ce regard, de ce qu'il signifie, de ce qu'il fait naître en toi de fierté et d'émotion pure. Tu ne changeras pas le fait que c'est pour des moments comme celui-là – et peut-être uniquement pour eux – que tu t'es installé un jour à un bureau, devant trois examinateurs perplexes, et que tu as parlé de la forme interrogative chez Shakespeare en te demandant ce que tu pouvais bien raconter. C'est pour ça que tu as renoncé à l'Equateur aux tropiques aux antipodes. C'est pour ça que tu ne parviens pas à le regretter, encore maintenant. (pp. 213-215).

Un regard peut alors compenser et récompenser la fatigue d'une journée de travail. Et cela parce que, comme le notait Antoine Prost, « la relation pédagogique est chargée d'enjeux multiples et lourds. »[3]. Ce n'est pas une relation purement fonctionnelle. La preuve c'est qu'elle s'assume

[2] Jean-Philippe Blondel, *G 229*, Paris, Éditions Buchet/Chastel, 2011, p. 21. Désormais, les références de page entre parenthèses renvoient à cette édition.

[3] Antoine Prost, *Éloge des pédagogue,* Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1990, p. 39.

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)

difficilement sous le regard d'un tiers, dit-il. Il y a des métiers qui s'exercent au vu et au su de qui veut. Mais enseigner suppose l'intimité de la classe, dont la porte reste fermée. Et pour l'ouvrir sans en avoir été prié, il faut être inspecteur. En plus, si l'on s'épuise à faire cours, c'est que ce métier impose des relations intenses, aux enjeux personnels importants[4]. En tenant compte de ces aspects, essayons maintenant de répondre à la question suivante : Quel genre de professeur est Jean-Philippe Blondel ?

Pour certains spécialistes des sciences de l'éducation, un bon maître était caractérisé, dans les années soixante-dix-quatre-vingts, par une conception rigide et routinière de l'acte pédagogique. C'était avant tout un enseignant traditionnel : technicien expérimenté, fonctionnaire dévoué, qui transmettait le savoir de manière efficace et rapide[5]. Mais cette image classique de l'enseignant a, bien sûr, évolué, comme nous l'avons déjà vu. Quant à la perspective des élèves, pour eux, le bon maître était déjà celui qui faisait preuve de trois qualités : la gentillesse, le sens de la justice, la sévérité bien dosée[6]. L'idée de base est claire : Le relationnel est actuellement déterminant dans les représentations de la classe, tant d'un côté que de l'autre. Du point de vue psychopédagogique, aujourd'hui, nous pouvons parler du professeur Blondel comme d'un « manager délégateur »[7], selon le « modèle managérial situationnel »[8] développé par Paul Hersey et Kenneth Blanchard. Cela veut dire que l'accomplissement des tâches et la prise des décisions sont, en grande mesure, déléguées vers la classe d'élèves. Ce style est applicable dans le cas des classes homogènes, qui ont d'habitude de bons résultats scolaires et de très bons relations avec les professeurs. C'est donc une approche appropriée aux élèves qui ont les capacités et la motivation pour apprendre, comme c'est le cas des élèves de Blondel. L'enseignant dont nous parlons correspond aussi au type du « manager orienté vers les relations et les gens »[9]. Ce qui compte le plus pour lui, c'est la ressource humaine. Sa priorité est le développement des relations, à la différence du « manager orienté vers la tâche (activité) »[10], pour lequel, ce qui est le plus important, c'est d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixés, sans prendre en considération l'ensemble des facteurs impliqués dans l'accomplissent des tâches assumées. Chez le professeur Blondel, ce style privilégiant le relationnel est visible même dans la manière d'organiser l'espace physique de la salle. Voyons-le :

> Les tables des lycéens forment un U, comme dans toutes les salles de langue vivante. C'est une des raisons pour lesquelles je la partage peu. De nombreux colocataires éventuels redoutent cette disposition […]. J'énumérais les avantages du « U », j'avais bien retenu les leçons de l'IUFM. Meilleure circulation de la parole. Plus grande interaction entre les apprenants. […] Je ne me verrais plus faire un cours en frontal. Je ne sais pas si c'est mieux ou moins bien – le U fait juste partie de moi. Je m'y déplace les yeux fermés (une fois les encombrants enlevés) – mais je ne l'ai jamais vu de nuit. Le U, c'est la plus grande partie de ma vie diurne. Quand je m'en vais, il s'assoupit. Et il m'attend. C'est l'envers de la maison, où aucun des objets ne garde pas sa place très longtemps, où les cahiers de mes filles, leurs classeurs, leurs jeux, leurs

[4] *Ibid*.
[5] Jean Houssaye, *Professeurs et élèves : les bons et les mauvais*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, coll. « Pédagogies », 2001, p. 33.
[6] *Ibid*., p. 34.
[7] Ciprian Ceobanu, « Managementul clasei de elevi », *in* ****Psihopedagogie pentru examenele de definitivare şi grade didactice*, coordonné par Constantin Cucoş, Iaşi, Éditions Polirom, coll. « Ştiinţele educaţiei. Structuri, conţinuturi, tehnici », 2e édition, 2008, p. 507. Ici, comme dans tous les cas où nous citons Ciprian Ceobanu dans ce paragraphe, c'est nous qui traduisons.
[8] Paul Hersey et Kenneth Blanchard, *The Management of Organizational Behavior*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ, 3e édition, 1977, *apud* Ciprian Ceobanu, « Managementul clasei de elevi », *in* ****Psihopedagogie pentru examenele de definitivare şi grade didactice*, *o.c.*, p. 507.
[9] Ciprian Ceobanu, « Managementul clasei de elevi », *in* ****Psihopedagogie pentru examenele de definitivare şi grade didactice*, *o.c.*, p. 507.
[10] *Ibid.*

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)

> DS, leurs DVD, leurs habits, leurs chaussures s'accumulent et se déplacent à leur guise. Où ranger est un perpétuel recommencement. (pp. 14-15).

Cette disposition en forme de U favorise donc la communication et l'interaction dans la classe, en éloignant professeur et élèves de l'approche traditionnelle du processus d'enseignement-apprentissage. Mais, à part cet aspect, une autre chose intéressante ressort de cet extrait : L'enseignant est fortement attaché à cette salle, et il le dit lui-même en évoquant un vendredi soir de décembre où il doit retourner dans la G229 pour récupérer les copies oubliées. C'est l'occasion pour lui de réfléchir à l'importance de cet espace dans sa vie. Voici un fragment de sa méditation :

> Pour la première fois depuis très longtemps, je suis intimidé. Par le calme qui règne. Par l'absence. Je n'ose pas m'aventurer. Prendre ma place dans cet espace que j'ai l'impression de violer. C'est comme pénétrer dans l'environnement de quelqu'un d'autre. Il m'est arrivé de temps à autre d'être déplacé – de devoir faire cours dans d'autres salles. À chaque fois, je me fais l'effet d'un cambrioleur. Parce que je ne me retrouve pas dans ce qu'il y a au mur. Parce que les odeurs ne sont pas les mêmes. L'attachement à une salle est puissant. […] Pour l'instant, je suis le seigneur incontesté de vingt mètres carrés. Tout le monde sait que c'est mon royaume […]. J'ai débarqué ici au tout début de ma carrière. […] Ne reste en témoignage que la carte du monde en anglais, sur le mur de gauche. Les noms de pays évocateurs. Les sonorités étrangères. C'est le seul élément de décor de la pièce. Le reste est nu. Trente-cinq tables plastifiées – plateau gris-blanc à bord bleu, armature métallique. Trente-cinq chaises modèle standard – assise beige, pieds bleu foncé. Carrelage – des centaines de petits carreaux d'un jaune clair qui vire vite au brun foncé. Murs d'une tonalité douteuse – les ouvriers ont baptisé la couleur ocre, tout le monde la trouve orange criard. (pp. 16-18).

Cette salle n'est pas simplement un lieu, mais un espace, au sens de Michel De Certeau, et c'est une analyse anthropologique et, ensuite, poétique, que nous entamons maintenant. Il est, selon lui, question de lieu quand les éléments sont distribués selon des rapports de coexistence, les uns à côté des autres, chacun situé en un endroit propre et distinct[11]. Un lieu, dit De Certeau, est une configuration instantanée de positions, qui implique une indication de stabilité et où le verbe courant est « voir ». L'espace, quant à lui, est l'effet produit par les opérations qui orientent, circonstancient et temporalisent un lieu. Il suppose la prise en compte des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et de la variable de temps. C'est aussi un croisement de mobiles, animé par des mouvements qui s'y déploient. Les verbes prédominants sont donc du type « aller » et « faire ». L'espace établit la relation de l'homme au monde et c'est un « lieu pratiqué »[12].

C'est aussi un « lieu anthropologique »[13], d'après la définition de Marc Augé : un espace que l'homme incorpore à son identité, dans lequel il peut rencontrer d'autres personnes avec qui il partage des références sociales. C'est une construction concrète et symbolique de l'espace de référence pour un individu, qui intègre l'ancien et le moderne. C'est aussi un lieu de mémoire : il est identitaire, relationnel et historique.

Nous pouvons aussi parler de cette salle en termes d' « hétérotopie »[14], dont l'un des principes est la création d'un espace réel de compensation, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon, selon Michel Foucault[15]. Cela

---

[11] Michel De Certeau, *L'invention du quotidien,* Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1990, pp. 172-175. Toutes les idées de ce paragraphe appartiennent à Michel De Certeau et sont référencées ici.
[12] *Ibid*., p. 174.
[13] Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité,* Paris, Éditions du Seuil, 1992. Toutes les idées de ce paragraphe appartiennent à Marc Augé et sont référencées ici.

[14] Michel Foucault, *Dits et écrits 1984*, « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49. [En ligne]. URL: <http://desteceres.com/heterotopias.pdf> (Consulté le 14 octobre 2015).
[15] *Ibid*.

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)

s'applique dans le cas du professeur Blondel, pour lequel le U, dit-il, « c'est l'envers de la maison, où aucun des objets ne garde pas sa place très longtemps, où les cahiers de mes filles, leurs classeurs, leurs jeux, leurs DS, leurs DVD, leurs habits, leurs chaussures s'accumulent et se déplacent à leur guise. Où ranger est un perpétuel recommencement. ». Ces trois perspectives surprennent donc très bien les valences et la substance du concept « salle de classe ». En quelques mots : identité, relationnement, dynamisme, temporalité.

Interrogeons-nous maintenant d'un point de vue poéticien sur l'espace, ce qui va nous conduire à examiner les techniques et les enjeux de la description, en rapport avec les deux derniers extraits, portant sur la G229. Nous allons nous appuyer sur les travaux de Philippe Hamon, avec sa perspective plutôt poéticienne, et de Jean-Michel Adam et André Petitjean, avec leur perspective plus linguistique, tels que Vincent Jouve résume dans son ouvrage. Alors, pour commencer, toute description se présente, remarque Jouve, comme l' « expansion »[16] d'une « dénomination »[17]. Dans la mesure où cette dénomination, que le passage descriptif va développer, fonctionne comme le « thème »[18] d'une conversation ou le titre d'un livre, comme dans notre cas, Adam et Petitjean proposent de l'appeler « thème-titre »[19]. L'expansion du thème-titre peut prendre la forme d'une « nomenclature »[20] ou passer par l'attribution de « prédicats »[21]. La nomenclature se présente comme une liste de composants, tandis que les prédicats renvoient aux propriétés du thème-titre. Dans l'extrait proposé *supra*, la salle de classe est le thème-tire, dont on évoque les composants, tels les tables, et quelques propriétés : « le calme qui règne », les « vingt mètres carrés » et les murs « orange criard ». N'importe quel composant de la nomenclature peut devenir un « sous-thème » qui peut être décrit, à son tour, à l'aide de composants et de propriétés. Ainsi, dans le fragment cité, les tables et les chaises se présentent comme sous-thèmes auquel le narrateur attribue les propriétés suivantes : « plastifiées – plateau gris-blanc à bord bleu, armature métallique », respectivement « modèle standard – assise beige, pieds bleu foncé ».

Selon Philippe Hamon, l'analyse d'une description se ramène à l'examen de trois questions : son insertion : comment s'inscrit-elle dans ce vaste exemple que constitue le récit ? ; son fonctionnement : comment s'organise-t-elle en tant qu'unité autonome ? ; son rôle : à quoi sert-elle dans le roman ?. L'étude de l'insertion comprend deux problèmes : comment est désigné le sujet décrit ? Comment le passage descriptif s'intègre-t-il au roman ? La désignation du thème-titre (le sujet décrit) peut se faire par « ancrage »[22] ou par « affectation »[23]. La désignation par ancrage consiste à mentionner le thème-titre au début du passage descriptif, comme dans notre cas. La compréhension du texte en est ainsi facilitée dans la mesure où la dénomination initiale active chez le lecteur un savoir indépendant du texte, car – n'est-ce pas ? – chacun peut se représenter une salle de classe avant que ne commence la description. Le passage descriptif permettra donc soit de confirmer, soit de modifier les inférences du lecteur. La désignation par affectation, en revanche, consiste à retarder l'indication du thème-titre qui, dans certains cas, n'interviendra qu'une fois la description achevée. Outre l'inévitable effet d'attente, une telle disposition est particulièrement efficace pour susciter le mystère ou la surprise. Ce n'est pas donc notre cas.

---

[16] Jean-Michel Adam et André Petitjean, *Le Texte descriptif*, Paris, Éditions Nathan, 1989, *apud* Vincent Jouve, *Poétique du roman*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. « Cursus », 3e édition, 2010, p. 51.
[17] *Ibid.*
[18] *Ibid.*
[19] *Ibid.*
[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.*
[22] Philippe Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Éditions Hachette, 1981, *apud* Vincent Jouve, *Poétique du roman*, *o.c.*, p. 51.
[23] *Ibid.*

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)

En tant qu'unité autonome, la description obéit à un fonctionnement particulier fondé sur deux macro-opérations, note Philippe Hamon : l' « aspectualisation »[24] et la « mise en relation »[25]. Il y a, en effet, deux grandes façons de décrire une réalité : mentionner ses différentes caractéristiques, ou bien la comparer aux autres objets du monde. L' « aspectualisation » indique l'aspect de ce qui est décrit en mentionnant les propriétés (volume, taille, forme, couleur, etc.) et les composants (les éléments constitutifs), comme nous venons de le voir dans le cas de la G229. Chaque composant peut, nous l'avons vu aussi, faire l'objet d'un développement autonome en se voyant attribuer des propriétés ou en étant, à son tour, subdivisé en éléments constitutifs. Il accède alors au rang de « sous-thème ». Quant à la « mise en relation », elle vise à préciser le lien de l'objet décrit avec les autres objets du monde. Ses deux modalités sont l' « assimilation »[26] et la « mise en situation »[27]. L'assimilation – à l'aide des comparaisons, des métaphores, des négations ou des reformulations –, consiste à rapprocher l'objet décrit de réalités plus familières au lecteur. Alors, pour que le lecteur comprenne ce que la G229 représente pour le professeur, le narrateur l'appelle « mon royaume ». La mise en situation, elle, indique la place de l'objet décrit dans l'espace et dans le temps. Ainsi, la salle est mise en relation avec l'obscurité de la nuit, ainsi qu'avec le calme et l'ordre.

Nous avons vu donc pourquoi le professeur Blondel aime son métier et comment se manifeste cet amour de l'enseignement chez lui. Il aime la compagnie des adolescents – leur énergie, leur vitalité –, et il en tire chaque jour des satisfactions, qui lui confirment qu'il a fait le meilleur choix de métier. Nous avons aussi caractérisé l'enseignant d'une perspective psychopédagogique : En bref, ce qui compte le plus pour lui est la ressource humaine, alors sa priorité est le développement des relations. Dans la deuxième partie, nous avons mené une brève analyse anthropologique et, ensuite, poétique de l'espace de la G229 en tant que représentation littéraire, pour voir quelle est sa symbolique dans le contexte de notre discussion. Cette salle concentre vingt ans de passion pour l'enseignement et d'attachement aux élèves, donc vingt ans de vie et d'amour.

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE D'AUTEUR :

Blondel, Jean-Philippe, *G 229*, Paris, Éditions Buchet/Chastel, 2011.

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE :

Adam, Jean-Michel et Petitjean, André, *Le Texte descriptif*, Paris, Éditions Nathan, 1989.

Augé, Marc, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1990.

Hamon, Philippe, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Éditions Hachette, 1981.

[24] *Ibid.*, p. 55.
[25] *Ibid.*
[26] *Ibid.*, p. 56.
[27] *Ibid.*

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)

Houssaye, Jean, *Professeurs et élèves : les bons et les mauvais*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, coll. « Pédagogies », 2001.

Jouve, Vincent, *Poétique du roman*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. « Cursus », 3e édition, 2010.

Prost, Antoine, *Éloge des pédagogues*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1990.

***Psihopedagogie pentru examenele de definitivare şi grade didactice*, coordonné par Constantin Cucoş, Iaşi, Éditions Polirom, coll. « Ştiinţele educaţiei. Structuri, conţinuturi, tehnici », 2e édition, 2008.

BDD-A25675 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:09 UTC)